

Arti Show,

[ZOOM SUR]

Le livre comme une terre d'aventure. L'exploration. D'apprentissage et d'éveil. C'est tout cela que propose Claire Dé depuis son livre «réservoir» *Big Bang Book* (2005), si riche et si frustrant par l'infini même de ses propositions, en passant par *Ouvre les yeux!* (2007), promenade onirique aux subtiles transitions, puis *À toi de jouer!* (2010), où le chantier sur les formes et les volumes commandait la restriction au monochrome...

Avec *Arti Show* (2013), la proposition se fait spectacle et le livre, comme une partition musicale, décline les mouvements d'une œuvre dont le rythme comme les nuances tiennent à une scénographie aussi précise que facétieuse.

Dès le titre, tout semble dit: l'art fait son show. Et pour ce faire convoque des aliments, fruits et légumes, comédiens mutins transformés par la couleur, la photo, l'impression sur carte glacée, l'agencement et le dialogue, comme ces personnages de la *commedia dell'arte* dont la livrée dit le travestissement festif et la parodie à l'œuvre. Escamote-t-on l'artichaut de la jaquette – déshabiller le sujet ou dessiller le regard, c'est tout un! – qu'une composition de losanges au volume sensible, comme la couverture de ces vieux livres où le pouce joue du relief avant même qu'il ne soit ouvert, annonce en manteau d'Arlequin la pantomime qui suit.

Le rideau peut se lever. Oui, mais pour que l'éclat du spectacle ait la magie requise, il convient de mettre en condition le lecteur. Rien de tel que le noir et blanc pour fixer la grammaire de base. Un à-plat d'un noir profond face à une poire

peinte dont la matité de la peau est une promesse de sensualité. Impérieuse et évidente, vision absolue comme un parti pris de poète à la Francis Ponge. Le jeu peut commencer. Maculée, enrobée, corsetée même comme un bâti de couturier – et le fruit s'anthropomorphise insensiblement, jusqu'à devenir une figure de l'élégance –, la poire s'étire, vacille, ne tient plus qu'avec le concours d'une autre, presque grotesque pour qui ne croit pas à la conversation du duo, aussi raffiné qu'inutile. À moins que ce ne soit là le début du spectacle, quand la lumière génère les ectoplasmes dont le dévoilement, défilé de mode au mouvement recréé par la photo, clôt la séquence. Quitte-t-on les podiums et les surenchères artistiques? Pas vraiment, puisque bientôt la tomate s'invite dans ce monde gracieux en en perturbant l'harmonie. On la repère, incongrue toujours, inapte à se fondre dans la masse, décelée même dans ces miniatures qui jouent, dissimulées sous un cache qui préserve le mystère, les natures mortes et les vanités de l'âge classique. Et quand elle s'impose parmi ses consœurs, dans un amoncellement aussi généreux que saugrenu, elle sort du jeu, propulsée hors du livre dans un big bang aux éclats de feu d'artifice. L'artifice est roi dans le monde du cirque et la séquence suivante l'assume pleinement, jouant de la verticalité périlleuse quand le défi spectaculaire d'une conquête de l'espace qui déborde la page, par-delà le vertige, annonce la chute. Mouvement toujours enregistré par la photo, floue, et sortie de piste des acteurs... La dernière séquence retrouve la logique du retable, avec ces panneaux mis en regard où la stricte géométrie dialogue avec la farce et où la construction de l'image célèbre autant la peinture moderne que ces cubes dont les enfants réinventent l'assemblage, à l'infini.

Ici tout est jeu, avec le frisson du leurre et de l'impermanence. Le lecteur-spectateur est constamment en éveil et c'est par le livre que son œil s'éveille.

Naguère, un album a fait le même pari. Par son tempo et ses audaces, comme le dialogue qui se joue entre la page et le regard, fait de surprises et d'émerveillement, *Arti Show* rappelle le maître du



total spectacle

genre, Bruno Munari (1907-1998), dont l'album *Dans le brouillard de Milan* [*Nella nebbia di Milano*, 1968] – que le public français découvrit trente ans plus tard grâce à l'action des éditions Corraini et des Trois Ourses, puis à la version qu'en donna Brigitte Morel au Seuil (2000) et ensuite aux *Grandes Personnes* (2012) – jouait de l'éclat du cirque, de sa rumeur joyeuse et de ses lumières festives entre deux épisodes plus mystérieux nimbés de brouillard et de nature, urbaine puis primitive.

À cette réjouissante éducation sensible, *Arti Show* contribue avec gourmandise. Claire Dé s'amuse et nous régale – le registre de la saveur vaut pour l'œil comme pour le goût – au risque de choquer, le tabou du jeu avec l'aliment perdurant largement. Déjà le geste surréaliste de Meret Oppenheim (1913-1985) composant les trois pièces d'un *Déjeuner en fourrure* en 1936 perturbait les usages. Mais l'eat art fit plus encore. Dès les années 1960 – celles où Daisy de Galard produit pour la télé française le magazine *Dim Dam Dom*, dont l'ouverture d'*Arti Show* reprend les codes esthé-

tiques, ludiques, modernes et sophistiqués à la fois – le plasticien suisse Daniel Spoerri, danseur, poète, mime et décorateur – un cumul qui doit ravir Claire pour qui l'éloge du mouvement n'a de sens que scénographié, pensé et proposé comme un éveil/envol – illustre ce courant dont la charge iconoclaste persiste. En s'y inscrivant par le livre, à sa manière, esthète et joyeuse, l'artiste rivalise de malice et d'impertinence.

Tout est jeu, défi et facétie. Et le livre, le lieu parfait pour ces mises en jeu spectaculaires.

Métamorphose, mobilité, changement, théâtralité, dramaturgie, surprises dont la scansion fixe le vrai tempo de la lecture, l'exercice dépasse le travail sur la série, convoquant avec malice le compositier comme le cabinet de curiosités, la lumière comme le mystère du retable pour n'œuvrer qu'à l'éblouissement. Avec un goût pour le chant choral et l'esthétique des *seventies* qui échappera peut-être au jeune lecteur mais ravivera la part d'enfance des plus grands.

Opera magna.

Philippe-Jean Catinchi

Illustrations de la double page:
Claire Dé, *Arti Show*,
© Les Grandes Personnes, 2013



UNE POIRE



QUARTIERS ?



DÉCOUPÉS I